

mir, toutes ses fenêtres closes. Mais le camelot continue sa route et son antienne. Et c'est curieux comme les querelles du parlement laissent, le soir, le grand peuple lassé du faubourg indifférent. Il n'y a que sur le boulevard que les crises s'ouvrent dès l'issue des séances qui les provoquent.

Jean Rival

COURRIER DE PARIS



Nous n'attendez pas, j'espère, chers lecteurs canadiens, que je vous parle du Panama ? Cette écœurante affaire tourne à l'état de scie, d'obsession, de cauchemar. Ouvrez un journal parisien, n'importe lequel, fût-il mondain ou littéraire, vous pouvez être sûrs d'y trouver au moins une allusion aux concussionnaires, aux trafics de votes, à la commission d'enquête, ou aux chèques du baron de Reinach. Les autres feuilles quotidiennes, les journaux d'informations sont bien pis encore. Là, il n'est question que de cela, sur deux ou trois pages au moins. Nous en avons jusque là, vous pouvez m'en croire !

Et le plus terrible, c'est que cette dégoûtante histoire de louches tripotages absorbe l'attention du pays, la vie de tous, à tel point qu'il ne se passe rien d'autre, que le pauvre chroniqueur n'a rien à se mettre sous la dent.

Que l'époque est mal choisie pour ces vilaines affaires ! Nous achevons l'année dans la boue, alors qu'on pourrait la terminer tout autrement, en cette paix sereine qui convient si bien à Noël.

Noël ! Pendant qu'ici les uns accusent, que les autres calomnient, que tous se dénoncent à qui mieux mieux, je songe, moi, que là-bas, en Alsace, les sapins s'illuminent dans toutes les demeures, même dans les plus humbles, et qu'autour, des voix fraîches entonnent le vieux chant : Paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes !

Et ne devrait-on pas, en ce jour, faire trêve à toutes les rancunes, à toutes les mesquines jalousies, ne songer qu'à célébrer dignement la plus belle fête de l'année ?

Que le vent de scepticisme qui souffle en notre siècle ait éteint bien des croyances, c'est indéniable. Faut-il pour cela supprimer Noël, n'y voir qu'un vain souvenir de vieilles légendes ? Non, même les incrédules, même les athées en peuvent faire une fête admirable, s'ils y voient un symbole de paix, de concorde, de charité, et aussi, d'espérance.

Il faut nous rendre cette justice que c'est nous, Alsaciens, qui apprenons au monde à bien célébrer Noël. Je ne sais si l'on connaît, en Canada, notre charmant usage du sapin traditionnel, mais voici qu'en Europe il se généralise de plus en plus, et qu'à Paris, les arbres de Noël deviennent légion.

Le plus important, le plus beau de tous, c'est celui qu'organise chaque année la colonie alsacienne-lorraine de Paris. Il a pour but de réunir une fois l'an les nombreux émigrés vosgiens qui ont quitté le pauvre pays perdu, et sont venus chercher un asile en France. Mais c'est avant tout une œuvre de charité, car on y distribue des secours à plus de 6,000 enfants pauvres. Chacun reçoit un livret de caisse d'épargne, ou un paquet de chauds vêtements, de la cretonne pour des chemises, quelques petites douceurs aussi : des oranges, des pains d'épices, des jouets.

D'année en année, le nombre des familles à secourir est plus grand, parce que d'année en année se font plus nombreux les Alsaciens qui viennent habiter Paris, et Dieu sait s'il y a des misères à soulager chez ces émigrés que l'annexion de leur province, l'augmentation des impôts, le régime de fer d'Allemagne a ruinés.

Ici, une petite parenthèse pour demander pardon à mes lecteurs de tant leur parler de l'Alsace.

Ils savent que c'est mon pays—Jules Saint-Elme le leur a dit, en me présentant à eux, avec de tels éloges que j'en rougis encore !—Et il m'a semblé qu'à l'occasion de Noël et des sapins, il m'était permis de penser un peu à là-bas.

D'ailleurs, c'est précisément cette fête de charité, entre compatriotes, organisée pour la première fois au lendemain de la terrible guerre de 1870, qui a répandu à Paris l'usage de l'arbre de Noël. Sans lui, aujourd'hui, point de beau réveillon.

Les personnages officiels, les premiers, ont donné le ton.

Mme Carnot, à l'Elysée, réunit autour du sapin des enfants pauvres des vingt arrondissements de Paris.

Mme Floquet, à la Chambre des députés, s'occupe des employés du Palais-Bourbon.

Et les écoles, les églises suivant le mouvement, font un arbre de Noël, avec distribution de vêtements et de jouets, pour la plus grande joie des petits et même des grands.

Je pourrais parler aussi—si je ne craignais d'avoir l'air de faire de la réclame—de l'immense sapin, de vingt-cinq mètres de haut, que les grands Magasins du Louvre garnissent, dans la halle centrale, d'une profusion de jouets. On y suspend, entre autres, des cages d'oiseaux chanteurs—des oiseaux mécaniques, bien entendu—de sorte que c'est, dans les branches sombres, un gazouillement très doux, du plus charmant effet. Et tout cela s'éclaire, le soir, à la lumière électrique.

Dans toutes les familles aussi, c'est maintenant au pied de l'arbre de Noël que l'on dépose les cadeaux, et la fête ainsi semble bien plus complète et plus solennelle.

Que ne fait-on pas, aujourd'hui, pour les petits ? Le luxe des jouets devient vraiment extraordinaire. On voit des bébés incassables, presque aussi grand que les fillettes qui les portent, accompagnés souvent d'un trousseau complet, avec du linge à rendre jalouse la plus élégante mondaine.

Pour les petits garçons, ce sont des chevaux de la taille d'un poney ; ce sont des charrettes anglaises, des voitures où l'on peut se mettre à deux ou trois.

Et tous ces jeux, de plus en plus plus perfectionnés !

Vous rappelez-vous le temps où l'on donnait aux enfants de petites boîtes à musique ? Elles rendaient un si gentil son argentin, un peu fêlé, et jouaient de ces petits airs naïfs qui nous ravissaient. Aujourd'hui, tout jeune gentleman qui se respecte a un grand orgue, un ariston, que sais-je ? Et pour les bals d'enfant, on n'a plus besoin d'un pianiste de bonne volonté. Le domestique est là pour moudre les danses à la mode.

S'amuse-t-on mieux qu'autrefois ? Je me permets d'en douter. J'ai même connu une fillette, gâtée entre toutes, qui délaissait ses magnifiques bébés jumeaux, avec leurs belles robes de satin, leur linge de dentelle et leurs manteaux de velours, et qui leur préférait une affreuse poupée, datant de l'enfance de sa mère. La figure en cire s'écaillait par places ; un bras manquait ; elle traînait la jambe, avait de vilaines hardes en loques. N'importe ! la petite n'avait d'yeux que pour elle, lui donnait la place d'honneur, la portait avec des câlineries, et le soir, pour ne point s'en séparer, la couchait dans son petit lit.

Quand j'y songe, je ne me moque plus des jouets de deux sous que vendent les camelots, ni des petites boutiques volantes qui, chaque année, s'édifient le long des boulevards, et où l'on trouve des objets naïfs, confectionnés, en des veilles laborieuses, par d'humbles ouvriers. Peut-être beaucoup de jeunes millionnaires de dix ans, déjà blasés, font-ils de ces jouets de kermesse leur idéal d'amusement et de plaisir.

Jean Rival

Paris, 1892.

Agissez envers les grands comme envers le feu ; n'en soyez ni trop près ni trop loin.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'Étudiant, mensuel en 1892, devient bi-mensuel, et s'appellera désormais *Le Bon Combat*. Son programme portera spécialement sur les questions actuelles. Nous souhaitons longue et heureuse vie à ce nouveau joûteur qui fera honneur à son nom, nous n'en doutons pas.

* *

La rédaction du *Paris-Province* nous prie de rappeler à nos lecteurs que son plébiscite : *Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?* prendra fin en février prochain. Nous en avons déjà parlé et nous sommes heureux de la mentionner encore une fois à l'attention de nos lecteurs et lectrices. Toujours nous sommes à leur disposition pour les réponses à expédier au jury français du *Paris-Province* ; si mieux ils n'aiment s'adresser directement à l'aimable directeur de cette excellente revue : M. Armand Bourgeois, à Pierry-Epernay (Marne), France.

L'Académie de Paris-Province, m'écrivit ce charmant confrère, serait si heureuse de posséder quelques membres agrégés, le *Paris-Province* quelques collaborateurs estimés, parmi les Français de sang, et de cœur surtout, de votre cher pays du Canada !

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Aux aimables auteurs de : "Les tribulations de René Jonas," "La bohème sessionnelle," "Impressions d'une lettre," "Histoire pour les imbéciles," "La manie du duel," "Les comètes," etc., etc. Nous souffrons du mal d'encombrement, plus que jamais. Faites-nous, s'il vous plaît, le plaisir de bien nous excuser du retard jusqu'à un de ces plus prochains numéros. Ce sera bien gentil à vous.

Régis Roy, Ottawa.—Eh ! mais oui, tout ça viendra en son temps. Nous avons de si nombreuses réclamations semblables à la vôtre, si vous saviez... Patience, et bon espoir. Admis, aussi, le dernier de vos envois et les conditions que vous y mettez. Entendu.

Gaston Damour, St-Hyacinthe.—Parfait : vous serez des nôtres. Vous me donnez des renseignements bien plus que je n'en attendais, et surtout que je n'en demandais. Merci quand même, car

Le trop en cela ne fut jamais perdu.

NOS SEIGNEURS IRELAND ET SATOLLI, L'ABBE MCGLYNN.

(Voir gravures)

Voici trois figures que mettent en pleine lumière les événements actuels, dans l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, est le même qui a soulevé, par ses expédients, de Faribault et Stillwater, pour mitiger l'exclusivisme des écoles confessionnelles, jusqu'ici prôné par la doctrine de Rome, la fameuse question scolaire qui agite à cette heure l'épiscopat catholique et toute la presse des Etats-Unis.

Mgr Satolli, archevêque de Lépante et savant théologien a été délégué par Léon XIII, sur l'instigation du prélat de Saint-Paul, pour instruire et régler sur place cette grave affaire. Ses négociations habiles n'ont pas réussi, c'est naturel, à satisfaire tout le monde ; et les tenants de l'un et l'autre parti en attendent l'issue définitive, appréhendant de savoir à quelles conclusions suprêmes elles vont aboutir. Il pourrait arriver que le pape lui-même dût y engager sa suprême autorité.

L'ancien recteur de l'église de Saint-Stephen, le révérend docteur McGlynn, avait délaissé la communion de Rome, depuis une dizaine d'années, refusant alors de faire acte de soumission sur certains points de doctrine. Le Délégué apostolique vient de l'absoudre et de l'admettre à nouveau dans le giron de l'Eglise mère. L'enfant prodigue s'est montré sensible à cette miséricorde, heureux de ce retour et saintement disposé. Dieu soit béni, qui reprend par la douceur ses justes droits !

J. St-E.